

Dangereuse à courtiser : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 47

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dangereuse à courtiser.

VI

La cabane de Marco, à l'extérieur et à l'intérieur, portait les caractères d'une grande vétusté. Elle se composait de deux compartiments. L'un de ces compartiments servait de dortoir; il s'y trouvait ce qu'on pourrait, tant bien que mal, appeler un lit. L'autre espèce de tanière, digne du Canada, servait de cuisine, de réfectoire et de salon de compagnie. La pièce où il y avait un lit fut assignée à Annita. Deux gerbes de foin jetées sur le sol servaient de couche aux deux chasseurs. En souhaitant le bonsoir, Annita jeta un coup d'œil à l'Italien. Celui-ci répondit « bonne nuit » d'un ton de voix qui fit tressaillir la jeune montagnarde. Dès lors, elle a avoué que cette nuit-là elle avait rêvé tout autrement que d'habitude.

Il faisait déjà grand jour, lorsque Antonio se réveilla. Il éprouva une impression des plus pénibles en voyant, en face de lui, Marco, déjà debout, occupé à l'examiner d'un air sombre, menaçant, diabolique. Il n'était plus le même que la veille. A sa jovialité sarcastique avait succédé une physionomie sombre, chagrine, ses gestes trahissaient une profonde mauvaise humeur qui inspira de l'angoisse et de la contrainte à notre jeune homme. Marco l'invita, d'un ton très bourru, à déjeuner. Antonio accepta, mais sans plaisir. Il espérait que la porte de la pièce voisine s'ouvrirait, et qu'il aurait le plaisir de contempler encore la charmante figure d'Annita. La porte ne s'ouvrit point. Tout se borua à un frôlement de robe, qu'Antonio crut entendre. Assis à une table de planches non rabotées, en face d'un vieillard chagrin, bourru, il fit bonne mine et essaya des mets fort peu appétissants qui lui étaient présentés. Il prolongea même le repas autant qu'il put. Mais la porte ne s'ouvrit point.

Enfin, Marco, dont la figure était de plus en plus à l'orage, se leva.

— Vous allez, je le présume, rentrer immédiatement dans votre pays? Signor Antonio!

Ces paroles, adressées sous forme de questions, avaient au fond toute l'intonation d'un ordre accompagné de menaces.

Antonio répondit affirmativement.

C'est tout ce que je puis vous conseiller de mieux, poursuivit Marco. Vous profiterez de la fraîcheur du matin, et, quant à vos velléités de chasse, je veux espérer que vous y renoncerez. Elle est fort dangereuse dans ces environs, surtout pour les commençants.

Antonio regarda le vieux chasseur avec un profond étonnement, et d'un air qui montrait qu'il n'était pas disposé à avaler des insultes. Les yeux de Marco étincelaient, son attitude devenait de plus en plus menaçante. Antonio prit son fusil et sa gibecière, exprima, en peu de mots, ses remerciements pour l'hospitalité qui lui avait été accordée, et se dirigea vers la porte. Marco l'accompagna jusque sur le seuil.

— Je veux espérer que vous m'avez compris, l'ami! Je vous ai donné un avertissement. L'air de cette montagne est trop vif pour vous; si vous y reveniez, vous pourriez attraper un mauvais coup de vent.

Et riant d'un rire étranglé de fureur, Marco ferma avec violence la porte au nez du jeune homme. Antonio ne savait que penser de tels procédés, et sans pouvoir deviner ce qui, dans sa conduite, avait pu courroucer Marco à ce point. Il resta un moment à l'air frais pour se remettre, puis, haussant les épaules, il se mit à gravir le sentier. Je n'aurais, se dit-il, jamais rien attendu de semblable dans cette Suisse qui se dit si libre, si éclairée, qui se prétend en tête du progrès européen... et on y trouve de telles brutes!

Antonio allait poursuivre sa pensée, lorsque la fenêtre du dortoir s'ouvrit; Annita, se mettant à la fenêtre, envoya au jeune homme, des yeux et du geste, un adieu plein de charmes. Cela dissipa les sombres idées d'Antonio, il ôta son chapeau, fit une inclination gracieuse, salua du geste, aussi longtemps qu'il put voir la figure d'Annita, et quand le contour du sentier l'eut dérobée à ses yeux, marchant d'un pas plus ferme, il s'écria: Et quand bien même tu serais quatre fois Marco, et cent fois plus brute et plus enragé que tu ne l'es, je reviendrai dans cette vallée dont tu prétends m'inter-

dire l'accès, je t'y braverai en face et j'aurai la victoire malgré toi.

Six semaines se sont écoulées depuis les faits que nous venons de rapporter. Dans les sommités des Alpes, le temps est devenu froid et orageux, au point que Marco lui-même n'ose plus guère se hasarder dans ces régions qu'il considère, pour ce qui est du droit de chasse, comme sa propriété exclusive et incontestable.

De longues files de bergers de Bergame, suivis de leurs dociles et fidèles troupeaux, quittant la montagne, traversaient la vallée pour se rendre dans la région plus douce du Sud.

Notre partie de chasse nous a menés un peu loin, mais le récit nous ramène dans la plaine, au village qui nous a servi de point de départ. Cette contrée romantique, sauvage, encadrée d'Alpes majestueuses, a pris ces teintes éclatantes dont l'automne revêt la végétation avant la chute des feuilles. Les châtaigniers s'élevaient au-dessus des haies encore vertes; mainte branche, colorée d'un rouge vif ou de vermillon, se penchait, languissante, par dessus l'enclos du jardin, comme pour saluer, une fois encore, les passants.

Devant la maisonnette du redoutable tyran des montagnes, on vit, un après-midi, Annita, pensive, tirer de son sein une petite feuille de papier blanc, qu'elle lut et relut avec un charmant sourire. Elle y reconnaissait la main vigoureuse qui, au milieu du bouleversement de la nature, l'avait transportée au milieu des flots du torrent grossi par la trombe, l'arrachant à une mort certaine. Après s'être abandonnée à une longue rêverie, elle remit le papier sous son vêtement, puis envoya un long regard vers la région du Sud. Elle avait ainsi lu et relu le billet une bonne douzaine de fois, lorsque la voix rude de Marco la fit tressaillir et la ramena brutalement à la réalité.

Le vieux chasseur, revenu d'une petite expédition, était rentré sans que sa fille, absorbée dans ses rêves d'amour, l'eût aperçu. Effrayée, Annita courut à son père avec une hâte qui montrait assez que son père n'avait pas l'habitude de répéter ses ordres. Marco, d'un geste impérieux, l'invita à passer dans la chambre mystérieuse où il ne recevait sa fille que très rarement et dans des circonstances exceptionnelles. Il l'y suivit et s'installa dans un vieux fauteuil en cuir rembourré. Son visage était encore plus sombre et plus sinistre que d'habitude. Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé, à pied, dans cette contrée, se feront seuls une idée exacte de la tête de Marco. La population de ces montagnes est de la même race que les Basques des Pyrénées et que les Magyars de Hongrie, elle parle romanche, et, comme toutes les races fortes, elle est extrême dans le bien comme dans le mal.

Cet homme donc se mit à examiner, en silence, Annita bouleversée, il l'examina avec cet air de réflexion froide, scrutatrice, inquisitoriale, qui fait refluer le sang vers le cœur de ceux que l'on fixe ainsi, et ôte l'usage de la libre volonté aux personnes soumises à cette fascination.

— Tu as des secrets pour moi. Annita! dit-il enfin d'une voix sourde.

Une rougeur fugitive passa sur les joues de la jeune fille qui, embarrassée, garda le silence.

Le vieillard respira longuement. Il semblait en proie à un violent combat contre ses ardentes passions. Les plis de son front basané par les orages des Alpes étaient plus profonds que d'habitude, et sa voix avait le ton mat d'un bloc de glace qui frappe contre un rocher, lorsque, continuant son interrogation, il dit:

(A suivre.)

Les nouveaux abonnés au *Conteur* pour l'année 1872, recevront ce journal gratuitement d'ici au 31 décembre.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.